

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

SEXE / GENRE

Geoffrion, Karine

Université Laval, Canada

Date de publication : 2023-12-15

DOI : 10.47854/anthropen.v1i1.52236

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Comme le mentionnaient à juste titre Michael Kimmel et Jacqueline Holler dans l'un des nombreux manuels socio-anthropologiques sur le genre, « nous sommes des personnes genrées vivant des vies genrées dans une société genrée » (2017 : 15, traduction libre). Le genre est effectivement un élément central dans l'organisation sociale de plusieurs sociétés et il structure l'expérience vécue des individus. Bien qu'il existe une grande diversité dans les catégories, les identités et les expressions de genre à travers le monde, quand le système de partition binaire homme-femme est ébranlé, les esprits s'échauffent. Par exemple, en réaction aux luttes pour la reconnaissance politique et sociale des personnes LGBTQ+, certains partis politiques et des groupes d'extrême droite s'emparent du genre et tentent de maintenir en place une conception binaire rigide qui naturalise les catégories homme et femme dans des « sexes » correspondant à des corps dits « biologiquement » homme ou femme. Les moyens utilisés sont politiques, juridiques et sociaux, comme la résolution du Parti conservateur du Canada adoptée en septembre 2023 visant à limiter l'accès aux soins d'affirmation de genre pour les personnes mineures ou la multiplication des campagnes « anti-genre » (Awondo *et al.* 2022 ; Kuhar et Paternotte 2018), qui prennent souvent pour cibles les *drag queens* et les personnes trans.

Le genre – terme privilégié en sciences sociales francophones depuis les années 2010 – est donc un sujet éminemment sensible et éminemment politique. Selon le dictionnaire *Le Robert* en ligne, l'une des multiples définitions du mot « genre » est « la construction sociale de l'identité sexuelle ». Or le tandem sexe / genre ne va pas de soi. En effet, la trajectoire de ces deux concepts aux frontières poreuses s'est modulée selon les cultures, les époques, les développements scientifiques et les courants idéologiques et épistémiques. Ils ont parfois été utilisés comme des synonymes, parfois comme des termes complémentaires, parfois comme des notions distinctes à analyser indépendamment. Dans cette entrée, nous tenterons

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Geoffrion, Karine, 2023, « Sexe / Genre », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.52236>.

donc de retracer les fondements théoriques qui ont mené à l'émergence, puis à la déconstruction, de ces deux concepts, afin d'interroger leur potentiel théorique et méthodologique en anthropologie. Il sera aussi question de mettre en valeur la diversité des identités et expressions de genre à travers le monde dans et au-delà du système binaire dominant.

Les travaux de l'historien Thomas Laqueur (1992) montrent qu'en Europe, jusqu'à la Renaissance, si les catégories homme et femme existaient, le corps humain était conçu de manière unisexuée, les organes « féminins » étant des versions inversées et imparfaites des organes « masculins ». Selon l'anthropologue Laurence Hérault, « les organes [...] fonctionnent essentiellement comme des signes du statut sexué des personnes » (2010 : 356). C'est vers la fin du XVIII^e siècle que la conception des rôles sociaux attribués aux hommes et aux femmes s'enracine dans une vision binaire des corps humains, divisés en corps proprement féminins et masculins : « Dans le nouveau modèle, le sexe est ontologique avant d'être social et les organes deviennent des preuves de la nature spécifique des individus » (Hérault 2010 : 356). La perspective selon laquelle des caractéristiques physiologiques classifiées en deux catégories sexuelles déterminent les capacités, aptitudes, attitudes, comportements, rôles sociaux et préférences des individus est appelée le déterminisme biologique. Elle a dominé la pensée occidentale pendant près de 200 ans. Les institutions sociales comme le mariage hétérosexuel, la famille et les sciences, notamment médicales, ont été instrumentales dans le succès et la longévité du modèle biologique. Des neurologues ont soutenu que les différences comportementales entre hommes et femmes – la tendance, chez les garçons, à s'engager dans des jeux plus moteurs que les filles, par exemple – peuvent être expliquées par l'influence des hormones sur le développement du cerveau (Kimura 1992). Cette perspective omet toutefois la grande variabilité observée dans les rôles et comportements attribués aux catégories hommes et femmes selon les groupes culturels et sociaux et au sein même de ces groupes. Elle a servi à légitimer des arrangements sociaux inégalitaires en confinant les femmes à la sphère dite « reproductive » et les hommes à la sphère dite « productive » (voir le courant du féminisme matérialiste, dont Delphy 1998 ; Hirata 2021).

À partir des années 1930, l'anthropologie a joué un rôle important dans la remise en question du modèle biologique qui prévalait dans le monde occidental (Löwy et Rouch 2003 : 9 ; Handman 2008). En étudiant des sociétés du Pacifique, Margaret Mead (1963 [1935]) a constaté que l'éventail de comportements, attitudes et affects considérés comme normaux chez les femmes et les hommes variait énormément d'une culture à l'autre. Par exemple, elle a remarqué que chez les Chambuli, les femmes occupaient une position dominante et que les hommes montraient davantage d'émotions, ce qui était contraire aux normes qu'elle observait alors aux États-Unis. Elle en a déduit que les différences de « tempérament » entre hommes et femmes ne sont pas innées, mais bien inculquées à travers le processus d'enculturation. Toutefois, selon Alexandre Baril (2015 : 123), ce n'est qu'au milieu du XX^e siècle que l'on peut discerner « un emploi accru et la diffusion d'un vocabulaire pour discuter des différences comportementales entre hommes et femmes (genres) », notamment avec la publication, en 1949, de l'ouvrage de la philosophe Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*. La célèbre phrase « on ne naît pas femme, on le devient » a permis non seulement d'opérer une rupture épistémique entre le biologique et le social, mais aussi de réfléchir aux mécanismes et structures qui ont justifié la subordination d'un

groupe (femmes) alors conçu de manière relativement homogène, sur la base de présupposés biologiques.

Afin de distinguer le biologique du social, à partir des années 1970, le concept de *gender* fait son apparition dans la littérature féministe anglophone. Dans son essai « The Traffic in Women: Notes on the “Political Economy” of Sex », l’anthropologue Gayle Rubin (2006 [1975]) a contribué à populariser le découpage en deux catégories distinctes mais liées, en proposant une analyse de l’oppression des femmes dans ce qu’elle a appelé le « système sexe/genre ». Selon Rubin, les arrangements sociaux dans les sociétés occidentales transforment le « sexe », compris comme substrat biologique, en construits sociaux, le « genre » : « le système sexe / genre [est] un ensemble de dispositions au moyen desquelles les matériaux biologiques bruts de la sexualité et de la procréation humaines sont façonnés par des interventions humaines et sociales, et il est satisfait de manière conventionnelle, peu importe la bizarrerie de certaines de ces conventions » (1975 : 165, traduction libre). Candice West et Don Zimmerman expliquent la conception qui prévalait aux États-Unis à l’époque : « Le sexe, disions-nous aux étudiants, était ce qui était assigné par la biologie : l’anatomie, les hormones et la physiologie. Le genre, disions-nous, était un statut acquis : en ce qu’il était construit par des moyens psychologiques, culturels et sociaux » (1987 : 125, traduction libre). Ce système binaire « produit, différencie et hiérarchise deux catégories : homme et femme » (Beaubatie 2021 : 51). L’analyse féministe se déplace alors vers les structures de pouvoir et les mécanismes qui maintiennent et reproduisent ce système patriarcal (pour une critique féministe de la catégorie « femme », voir l’entrée [Intersectionnalité](#)). La notion de « système sexe / genre » est similaire à la « matrice hétérosexuelle » développée par Judith Butler (1990), laquelle permet de comprendre comment la naturalisation des catégories « homme » et « femme », conçues comme opposées et complémentaires, contribue à maintenir l’illusion d’une concordance entre sexe et genre et à normaliser l’attraction hétérosexuelle et la subordination des femmes (et des personnes dont la masculinité s’éloigne des normes dominantes).

Le concept de « sexe », pensé comme une donnée relativement fixe et naturelle, demeure toutefois « inninterrogé jusque dans le milieu des années 80 » (Löwy et Rouch 2003 : 7). La sociologue Linda Nicholson (2009) a qualifié de « fondationnalisme biologique » ou d’approche du « porte-manteau » les perspectives dites constructivistes où le sexe est conçu comme une structure relativement stable sur laquelle se greffent des attributs genrés socialement construits et contingents.

Si cette perspective permet de comprendre le sexe et le genre comme séparés et, donc, pas nécessairement confluents, selon Nicholson, elle tend à occulter le processus de construction sociale du corps sexué et l’historicité des différents modèles de genre (voir aussi Scott 1988).

Notons que le concept de genre n’a fait son entrée dans les milieux universitaires (et politiques) francophones que bien plus tard, et que les expressions « rapports sociaux de sexe » et « sexe social » y sont restées privilégiées jusque dans les années 2010. Ce sont notamment les travaux de la sociologue Christine Delphy, à la fin des années 1990, qui ont permis d’amorcer la transition vers le concept de genre, calqué sur l’anglais *gender*. Selon Delphy, le genre permet de mettre l’accent sur la variabilité et l’arbitraire des « différences entre les sexes » et donc sur leur fondement proprement social. De plus, « son singulier permet de déplacer l’accent des parties

divisées vers le principe de partition lui-même » (2001 : 247), en privilégiant ainsi une approche relationnelle du genre (Scott 1988 : 126).

Dans leur essai « Doing gender » publié en 1987, Candice West et Don Zimmerman avançaient que le genre n'est pas qu'un rôle que l'individu peut endosser au besoin et performer dans certaines circonstances. Le genre est « omnipertinent » et structure toute interaction sociale. Le genre, soit la façon normative d'agir comme femme ou comme homme, est accompli à travers la répétition quotidienne et l'interaction (West et Zimmerman 1987 : 125). En tant que performance constamment réitérée, le genre est produit sous le regard inquisiteur des autres membres de la société. La théorie de West et Zimmerman apporte ainsi les notions d'imputabilité et de contrôle social à la constitution sociale du genre. L'idée que le genre est performatif et se construit à travers la répétition quotidienne a aussi été avancée par Judith Butler dans son classique *Gender Trouble*, publié en 1990. Butler soutient que par cette répétition, les normes de genre sont incorporées, ce qui pousse les individus à croire que le genre est une donnée naturelle :

the appearance of substance is precisely that, a constructed identity, a performative accomplishment which the mundane social audience, including the actors themselves, come to believe and to perform in the mode of belief.

(Butler 1988 : 519-520).

Ici, le genre est une illusion, une fiction, un acte, une construction socio-historique contingente dont l'artificialité peut être éclairée grâce au *drag*.

Les années 1990 voient ainsi le développement des théories du constructivisme social dans le domaine du genre (Morris 1995) et l'émergence de la pensée queer (Segwick 1990), qui aura un impact significatif sur les études de genre. De nouveaux champs d'études apparaissent aussi (par exemple, les *masculinity studies* ; voir Connell 1995), montrant la complexité des modalités genrées et l'immense variabilité présente à l'intérieur même des groupes « femme » et « homme ». Par exemple, des travaux documentent et théorisent les hiérarchies qui se forment (et se transforment) entre différentes manières d'être homme dans différentes sociétés (Demetriou 2015 ; Groes-Green 2009). À partir de cette période, dans le courant postmoderne, la naturalité du « sexe » est enfin questionnée. Les avancées médicales sur l'intersexualité, notamment, remettent en question l'usage des organes génitaux – le phallus – comme moyens de (dé)classification en deux catégories sexuelles clairement délimitées et exclusives (Fausto-Sterling 1993). Le regard se pose sur la construction sociale du corps sexué et les « choix contingents » qui sont opérés par les acteurs sociaux pour définir les « sexes » (Baril 2015 : 131). Alexandre Baril souligne à cet effet que, dans la thèse de Butler, le corps est conçu comme un concept historique.

La lecture du « sexe », des critères et des signes qui permettent de départager les hommes et les femmes sur la base de telle ou telle donnée est une lecture interprétative, une herméneutique régie par la culture, imbibée de politique et éminemment normalisée. Cette perspective constructiviste suppose que le « sexe » n'est pas une donnée fixe, naturelle, anhistorique, à laquelle vient s'adjoindre un genre construit socialement, mais bien une construction en soi.

(Baril 2007 : 67).

Si, selon Butler, ce constat réduit la pertinence de différencier les concepts de sexe et de genre (Baril 2007 : 67), Delphy pose plutôt l'hypothèse que « le genre précède le sexe » (2001 : 251). Ces développements théoriques ont permis de concevoir le genre au-delà du système binaire homme-femme et de critiquer l'hégémonie occidental-centrée de ce modèle, ce que la sociologue nigérienne Oyèrónké Oyèwùmí nomme l'approche « bio-logique » (2004). En effet, à la suite des travaux pionniers d'Ifi Amadiume sur les *female husbands* rencontrés chez les Igbo du Nigéria (1987), le mouvement féministe décolonial interroge la « colonialité » du genre (Lugones 2007) : l'imposition du modèle de genre binaire, de façon souvent violente, par les représentants des forces coloniales (Coburn 2017 : 12 ; Hérault 2010). Il invite également à mieux rendre compte de l'historicité des systèmes de genre dans les pays non occidentaux, à décentrer le regard des divisions basées purement sur le genre (binaire), pour adopter une approche plus compréhensive des sociétés concernées, interrogeant les manifestations du pouvoir à l'aide d'autres catégories sociales historiquement et localement significatives, comme l'âge.

Ainsi, si les anthropologues ont aussi parfois apposé le système de genre binaire qui prévalait en Europe et aux États-Unis aux sociétés étudiées – les modèles et schémas de parenté en sont un exemple (Lévi-Strauss 1949) –, plus tard la discipline a concouru à questionner la naturalité de ce même système en documentant la diversité que prennent les identités et expressions de genre à travers le monde (Blackwood 2009 ; Evans-Pritchard 1970). Notons, entre autres, l'ouvrage dirigé par Gilbert Herdt intitulé *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, paru en 1994, et celui de Murray et Roscoe, portant sur la diversité sexuelle et de genre en Afrique (1998). Carolyn Epple, qui a étudié la société navajo, questionne toutefois l'usage de catégories conceptuelles telles que « troisième sexe » ainsi que les termes dérogatoires et colonialistes tels que « berdache » (Hérault 2010), et propose d'utiliser les catégories de sens locales (Epple 1998). La multiplicité des termes employés dans des contextes socio-historiques situés témoigne aussi de la grande diversité et plasticité des catégories de genre dans le monde contemporain (Broqua et Geoffrion 2023).

L'anthropologue française Nicole-Claude Mathieu (1989), qui a contribué aux théorisations sur l'institution du mariage et la subordination des femmes, décrit trois modèles, basés sur des sociétés données, où sexe et genre sont articulés différemment. Marie-Élisabeth Handman les résume ainsi :

dans le mode I, le sexe et le genre sont si intrinsèquement liés que le sexe impose le genre : être né anatomiquement mâle vous oblige à jouer le rôle d'un homme avec tous les attributs de la virilité que la société confère à un homme [...]. Dans le mode II, au contraire, c'est le genre qui prime le sexe et si vous vous déclarez (ou bien l'on vous déclare) femme, bien que vous soyez anatomiquement homme, vous jouerez le rôle d'une femme – avec la plupart des attributs que la société confère à une femme. Enfin, dans le mode III, le sexe anatomique est considéré comme non pertinent. Seul compte le genre qui, socialement construit, peut être déconstruit, donnant aux individus la possibilité d'en changer quand ils le souhaitent, et même d'en inventer de nouveaux. Ce mode correspond à la pensée queer. (Handman 2008 : 78)

Depuis les années 2010, l'émergence des études trans a aussi permis de remettre en question l'hégémonie du système de genre binaire dans les sociétés occidentales et de critiquer l'hétérocinormativité. Les concepts de diversité sexuelle

et de genre, cisgenrisme et identités non binaires, par exemple, ont aussi fait leur apparition dans le registre commun, comme le montrent la publication en mars 2023 d'un dossier intitulé « Réinventer le genre » dans le magazine québécois généraliste grand public *l'Actualité* et l'inauguration de l'exposition « Unique en son genre » au Musée de la Civilisation de Québec (Geoffrion et al. 2023). En ce sens, le sociologue Emmanuel Beaubatie propose de « concevoir le genre comme un espace multidimensionnel dans lequel les positions sont à la fois nombreuses et composites » (2021 : 51).

Si les catégories de genre « femme » et « homme » sont toujours pertinentes pour décrire et comprendre le monde social qui nous entoure, les expériences vécues des personnes qui l'habitent et certaines formes d'oppression et de discrimination, il est important d'interroger les mécanismes socioculturels qui ont contribué à normaliser le système de genre binaire qui imprègne et biaise parfois encore nos analyses anthropologiques. Au-delà des débats politiques souvent polarisés, le genre se veut un outil théorique et méthodologique important. Il permet de documenter des relations sociales et des structures de pouvoir souvent inégalitaires au sein de sociétés situées, mais aussi de réfléchir à ses diverses manifestations et modalités d'expression, en articulation avec d'autres catégories significatives comme l'âge, l'ethnicité, le statut conjugal, la parenté, le statut migratoire, etc. Les analyses genrées permettent aussi de mettre en lumière la créativité et les stratégies développées par différent.es acteurs et actrices pour déjouer les dynamiques de genre inégalitaires et les définitions dominantes oppressives, ou leur résister. Enfin, soulevons le potentiel de transformation (et les re-significations possibles au sein des catégories de genre existantes) amplifié par la circulation accrue des images, terminologies, discours et pratiques dans un monde globalisé (Broqua et Geoffrion 2023).

Références

Amadiume, I., 1987, *Male Daughters, Female Husbands: Gender and Sex in African Society*, New York, Bloomsbury Publishing.

Awondo, P., E. Bouilly et M. N'Diaye, 2022, « Introduction au thème : penser l'anti-genre en Afrique », *Politique africaine*, 4 (168) : 5-24. <https://doi.org/10.3917/polaf.168.0005>.

Baril, A., 2007, « De la construction du genre à la construction du "sexe" : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, 20 (2) : 61-90. <https://doi.org/10.7202/017606ar>.

—, 2015, « Sexe et genre sous le bistouri (analytique) : interprétations féministes des transidentités », *Recherches féministes*, 28 (2) : 121-141. <https://doi.org/10.7202/1034178ar>.

Beaubatie, E., 2021, « Le genre pluriel », *Cahiers du genre*, 70 (1) : 51-74. <https://doi.org/10.3917/cdge.070.0051>.

Beauvoir, S. de, 1949, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

Blackwood, E., 2009, « Trans identities and contingent masculinities: Being tombois in everyday practice », *Feminist Studies*, 35 (3) : 454-480. <http://www.jstor.org/stable/40608385>.

ISSN : 2561-5807, *Anthropen*, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Geoffrion, Karine, 2023, « Sexe / Genre », *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.52236>.

Broqua, C. et K. Geoffrion, 2023, « Diversité de genre : transformations contemporaines », *Anthropologie et Sociétés*, 47 (2) : 1-15.

Butler, J., 1988, « Performative acts and gender constitution: An essay in phenomenology and feminist theory », *Theatre Journal*, 40 (4) : 519-531. <https://doi.org/10.2307/3207893>.

—, 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge.

Coburn, E., 2017, « Défaire et refaire le sexe, le genre, la sexualité », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, 9 : 9-31. <https://doi.org/10.4000/socio.2900>.

Connell, R.W., 1995, *Masculinities*, Cambridge, Polity Press.

Delphy, C., 2001, *L'ennemi principal*, tome 2, *Penser le genre*, Paris, Syllepse.

—, 1998, *L'ennemi principal*, tome 1, *Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse.

Demetriou, D.Z., 2015, « La masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », *Genre, sexualité & société*, 13.

Epple, C., 1998, « Coming to Terms with Navajo Nádleehí: A Critique of "Berdache," "Gay," "Alternate Gender," and "Two-spirit" », *American Ethnologist*, 25 (2) : 267-290. <https://doi.org/10.1525/ae.1998.25.2.267>.

Evans-Pritchard, E.E., 1970, « Sexual inversion among the Azande », *American Anthropologist*, 72 (6) : 1428-1434. <https://doi.org/10.1525/aa.1970.72.6.02a00170>.

Fausto-Sterling, A., 1993, « The five sexes », *The Sciences*, 33 (2) : 20-24. <https://doi.org/10.1002/j.2326-1951.1993.tb03081.x>.

Geoffrion, K., P. Drouin, A. Fiset, K. Lavoie et C. Lantagne, 2023, « La diversité du genre s'invite au Musée de la civilisation de Québec », *Anthropologie et Sociétés*, 47 (2) : 195-216.

Groes-Green, C., 2009, « Hegemonic and subordinated masculinities: Class, violence and sexual performance among young Mozambican men », *Nordic Journal of African Studies*, 18 (4) : 286-304. <https://doi.org/10.53228/njas.v18i4.216>.

Handman, M.-É., 2008, « L'anthropologue et le système sexe/genre », *Connexions*, 2 (90) : 77-85. <https://doi.org/10.3917/cnx.090.0077>.

Hérault, L., 2010, « Transgression et désordre dans le genre : les explorateurs français aux prises avec les "berdaches" amérindiens », *Etnográfica*, 14 (2) : 337-360. <https://doi.org/10.4000/etnografica.316>.

Herd, G., 1994, *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, New York, Zone Books.

Hirata, H., 2021, « Travail productif, travail de care », *Actuel Marx*, 2 (70) : 62-76. <https://doi.org/10.3917/amx.070.0062>.

Kimura, D., 1992, « Sex differences in the brain », *Scientific American*, 267 (3) : 118-125.

Kimmel, M.S. et J. Holler, 2017, *The Gendered Society*, Don Mills, Oxford University Press.

Kuhar, R. et D. Paternotte, 2018, *Campagnes anti-genre en Europe. Des mobilisations contre l'égalité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Laqueur, T., 1992, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.

Le Robert, s.d., « Genre, genré ». <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/genre>.

Lévi-Strauss, C., 1949, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses universitaires de France.

Löwy, I. et H. Rouch, 2003, « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », *Cahiers du genre*, 1 (34) : 5-16. <https://doi.org/10.3917/cdge.034.0005>.

Lugones, M., 2007, « Heterosexuality and the colonial/modern gender system », *Hypatia*, 22 (1) : 186-219. <http://www.jstor.org/stable/4640051>.

Mathieu, N.-C., 1989, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », in A.-M. Daune-Richard, M.-C. Hurtig et M.-F. Pichevin (dir.), *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Aix-en-Provence, Université de Provence : 109-147.

Mead, M., 1963 [1935], *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, New York, Morrow.

Morris, R.C., 1995, « All made up: Performance theory and the new anthropology of sex and gender », *Annual Review of Anthropology*, 24 (1) : 567-592. <http://www.jstor.org/stable/2155950>.

Murray, S.O. et W. Roscoe (dir.), 1998, *Boy-Wives and Female Husbands: Studies of African Homosexualities*, New York, Palgrave.

Nicholson, L. et M. Vuille, 2009, « Comment interpréter le genre », *Nouvelles questions féministes*, 28 (3) : 62-88. <https://doi.org/10.3917/nqf.283.0062>.

Oyèwùmí, O., 2004, « Conceptualizing gender: The euro-centric foundations of feminist concepts and the challenge of African epistemologies », in S. Arnfred, B. Bakare-Yusuf et E.W. Kisiang'ani (dir.), *African Gender Scholarship: Concepts, Methodologies and Paradigms*, Dakar, Codesria : 1-9.

Rubin, G., 2006 [1975], « The traffic in women: Notes on the "political economy" of sex » in L. Lewin (dir.), *Feminist Anthropology, a Reader*, Malden, Blackwell Publishing.

Scott, J., 1988, « Genre. Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38 : 125-153.

Sedwick, E.K., 1990, *Epistemology of the Closet*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press.

West, C. et D.H. Zimmerman, 1987, « *Doing gender* », *Gender & Society*, 1 (2) : 125-151. <http://www.jstor.org/stable/189945>.